

# L'historienne Michelle Perrot : “L’histoire des femmes est toujours un peu regardée avec condescendance”

- Propos recueillis par Gilles Heuré
- Publié le 04/03/2019.
- 

Education catholique, père féministe, engagement communiste... Celle qui fut une des premières à enseigner l’histoire des femmes se raconte. A 90 ans, elle reste attentive aux luttes actuelles. Son dernier essai, “George Sand à Nohant”, est paru en août 2018.

Professeure émérite d’histoire contemporaine, Michelle Perrot, 90 ans aujourd’hui, a été l’une des premières à se pencher sur l’histoire des femmes. Au seuil des années 1970, elle inaugurait, à l’université Paris VII-Jussieu, un cours intitulé « Les femmes ont-elles une histoire ? » Elle qui avait commencé par étudier les grèves ouvrières du XIXe siècle n’a ensuite cessé de rendre à ses semblables la place qui leur revient au sein de notre société inégalitaire. Son dernier livre, *George Sand à Nohant*, s’inscrit dans la droite ligne de toutes ses recherches. L’ouvrage est aussi à son image : érudit, empreint de cette élégance naturelle qui la caractérise jusque dans l’écriture. D’où l’envie de remonter le fil de son parcours, de son enfance marquée par une éducation catholique à ses travaux sur l’histoire des femmes, en passant par l’adhésion au communisme. L’itinéraire d’une jeune fille que ses parents ne voulaient pas rangée. Elle ne l’a jamais été.

## Quelle éducation avez-vous reçue ?

Mes parents formaient un beau couple, mécréants et libres. Mon père, que la Grande Guerre avait rendu antimilitariste et libertaire, était grossiste en cuir, féministe avant l’heure même s’il détestait tous les mots en « isme ». J’étais fille unique et — c’était pour lui une évidence — il m’a poussée à faire des études. Sous la pression de ma grand-mère, qui tenait à ce que je fasse ma première communion, mes parents m’ont pourtant inscrite au cours catholique Bossuet, rue de Chabrol, dans le 10e arrondissement. Mon père se moquait des bonnes sœurs, ce qui me mettait dans une position délicate parce que je ne savais pas trop quoi penser. Et quand je lui ai dit vouloir faire de l’histoire, ça l’a laissé dubitatif car il me voyait plutôt m’engager vers la médecine. Grand amateur de littérature américaine, il me citait en exemple un roman de Sinclair Lewis, *Ann Vickers* (1933), dans lequel une femme médecin tombe amoureuse d’un homme mais refuse d’abandonner son métier. Pour mon père, je devais m’inspirer de ce modèle : une femme libre, indépendante et sportive, qui gagne sa vie. « *Ne te mets surtout pas trop tôt un homme sur le dos !* » me disait-il.

## Qu’avez-vous retenu de cette éducation pour partie catholique ?

Bien que je m’en sois détachée plus tard, elle était tournée vers un certain sens de l’Autre : il fallait penser aux autres — à l’époque aux prisonniers de guerre retenus dans l’Allemagne nazie, bien sûr, mais aussi aux petits Chinois, ou aux petits Africains dont venaient nous parler des missionnaires. Le paternalisme était considérable mais exempt de mépris. En terminale, il a été question du monde ouvrier. Dans son livre *France, pays de mission*, publié en 1943, l’abbé Godin défendait l’idée selon laquelle la classe ouvrière, complètement déchristianisée, ne connaissait plus Dieu et qu’il fallait y remédier. J’ai entendu parler des

prêtres-ouvriers à cette époque, et lu *La Condition ouvrière* (1937) de Simone Weil sur son expérience en usine. J'ai même songé à l'imiter.

“Au très vichyste cours Bossuet, on nous expliquait que nous étions responsables de la défaite de la France. Notamment les femmes.”

### **Quelles images retenez-vous du Front populaire et de la guerre ?**

Nous habitons rue Greneta, et j'ai énormément aimé ce quartier : les Halles, la rue Saint-Denis, le Sentier. Un Paris vivant et populaire. Au coin du boulevard de Strasbourg et de la rue Réaumur, il y avait un chanteur de rue, avec un parapluie ouvert où nous pouvions jeter une obole et acheter les paroles de la chanson que les gens reprenaient en chœur. Au moment du Front populaire, les jeunes femmes qui travaillaient dans les petits ateliers chantaient en les occupant. Il y avait donc un contraste entre l'inquiétude que je percevais chez mes parents en raison de la situation économique difficile et un sentiment de joie collective. Quant aux années de guerre, je les ai vécues dans la culpabilité car, au très vichyste cours Bossuet, on nous expliquait que nous étions responsables de la défaite de la France. Notamment les femmes, qui n'avaient pas fait assez d'enfants. Je ne pensais qu'à me châtier, au point de tomber malade. La pression morale était pesante.

### **Pourquoi avez-vous voulu faire de l'histoire ?**

J'aurais bien fait médecine mais l'enseignement du cours Bossuet était trop faible en mathématiques. Je n'aurais jamais eu le niveau nécessaire. Et j'ai surtout été passionnée par le cours d'un prêtre, qui exerçait également à l'Institut catholique. Il évoquait des manuscrits de la mer Morte, des parchemins à moitié effacés, en grec, en araméen ou en hébreu. Je me voyais bien archéologue.

### **Dans quel état d'esprit intégrez-vous la Sorbonne après-guerre ?**

Avec le sentiment que la guerre s'était faite et défaite sans nous, et là encore je me sentais un peu coupable. Comptable aussi : ma génération se devait de faire quelque chose. J'ai adoré la Sorbonne. J'avais notamment pour professeur d'histoire des relations internationales Pierre Renouvin (1893-1974), qui avait perdu un bras au Chemin des Dames. Un homme passionnant, élégant, d'une extrême pudeur. Pour rien au monde, il n'aurait parlé de ses souffrances.

### **A quelle époque avez-vous adhéré au Parti communiste français ?**

En 1954, pour lutter contre la guerre d'Algérie. J'enseignais alors à Caen, ville qui commençait juste à être reconstruite après avoir été presque détruite par les bombardements. Pierre Vidal-Naquet (1930-2006) y était assistant à l'université. Il allait publier quatre ans plus tard *L'Affaire Audin*, du nom de ce jeune mathématicien communiste et anticolonialiste torturé et tué par les parachutistes français en 1957. Mona et Jacques Ozouf enseignaient également à Caen, en lycée. J'ai alors adhéré à l'Union des femmes françaises (UFF), proche du PCF, où nous avons évoqué la possibilité de nous mobiliser contre la guerre. Quelques-unes me considéraient comme une « intello » mais étaient d'accord pour s'engager à des degrés divers — l'une d'elles proposant par exemple de « tricoter pour les petits Algériens ». Au final, nous avons tout de même réussi à faire une manifestation de femmes.

### **Pourtant, le PCF n'était pas exactement féministe.**

Jeannette Vermeersch, la femme de Maurice Thorez, était même farouchement contre la contraception : « *Les femmes du peuple ne doivent pas avoir les vices des femmes de la bourgeoisie.* » Paradoxalement, le PCF était pour l'avortement mais contre la contraception.

En 1956, le livre de Jacques Derogy, *Des enfants malgré nous*, un plaidoyer en faveur de la contraception, lui a valu l'exclusion du parti.

### **Pourquoi avoir choisi de faire une thèse sur les grèves ouvrières ?**

Ernest Labrousse (1895-1988), spécialiste de l'histoire économique et sociale, faisait de l'histoire « sérielle » : une méthode quantitative et statistique avec des courbes qui devait traduire le mouvement des prix, des salaires, etc. Labrousse nous disait que ça demandait « *beaucoup de recherches pour peu de résultats* ». J'ai choisi, en 1971, de faire ma thèse sur les ouvriers en grève en France entre 1871 et 1890, parce que les grèves étaient quantifiables. Nous étions d'ailleurs plusieurs historiennes à être attirées par la question sociale. Rolande Treppe a travaillé sur les mineurs de Carmaux (1848-1914), et Madeleine Rebérioux était une éminente spécialiste de Jaurès. Par la suite, nous avons toutes trois bifurqué sur l'histoire des femmes.

### **Pourtant les femmes étaient absentes dans les discours des militants ouvriers.**

Dans les congrès ouvriers, on disait « *A l'homme, le bois et le métal. A la femme la famille et le tissu.* » En 1879, lors du congrès de Marseille, Hubertine Auclert, venue parler de l'égalité entre les sexes, a été ovationnée, mais il n'y a eu aucune suite. La plupart des ouvriers voulaient une femme à la maison, qui tienne le ménage et s'occupe des enfants.

“En 1960, quand je suis arrivée à la Sorbonne comme assistante de recherches de Labrousse, j'étais la seule femme enseignante.”

### **Comment en êtes-vous arrivée à travailler sur l'histoire des femmes ?**

Etant minoritaires dans le mouvement ouvrier, on ne les voyait pas beaucoup, et je ne savais pas comment interpréter cela : était-ce dû à leur timidité ou à la domination masculine ? Je n'avais personnellement jamais souffert de ma condition de femme, grâce à mon père et à Ernest Labrousse, qui me poussait à faire des recherches. Je me souviens pourtant qu'en 1960, quand je suis arrivée à la Sorbonne comme assistante de recherches de Labrousse, j'étais la seule femme enseignante. Et quand il m'arrivait d'aller dans des réunions académiques, les professeurs parlaient de « *ces messieurs* ». Je n'avais droit à aucune mention. L'histoire des femmes commence donc pour moi à partir des années 1970. La contraception était autorisée depuis la loi Neuwirth de 1967 mais bien peu pratiquée. A Jussieu, beaucoup d'étudiants étaient à l'extrême gauche, mais il y avait aussi des militantes féministes revendiquant le droit à l'avortement. Dans ces années-là, il y a eu une parole, une action des femmes. Quand, en 1974, je suis passée professeure après avoir été maître de conférences, je me suis demandé comment aller au-delà de l'organisation des manifestations. Pauline Schmitt, Fabienne Bock et moi-même avons donc mis sur pied un cours intitulé « *Les femmes ont-elles une histoire ?* ». Le premier a eu beaucoup de succès mais a été chahuté par des gauchistes notamment. Ils ne manifestaient pas d'hostilité mais trouvaient que nous détournions les femmes de l'objectif révolutionnaire.

### **Aujourd'hui, les historiennes qui travaillent sur les femmes ont-elles toute leur place dans l'université ?**

La situation a heureusement beaucoup évolué à partir des années 1960, même si la progression de maître de conférences à professeure est toujours compliquée. Il n'est pas question d'un ostracisme particulier, mais faire une thèse est tout de même un énorme travail, difficile à mener pour celles qui font des enfants. Le problème reste le même pour toutes : la condition des femmes dans la société. Cela dit, l'histoire des femmes est quand même

toujours un peu regardée avec condescendance. Comment s'en étonner quand on sait le poids des représentations qui ont pesé sur elles ! Sous la III<sup>e</sup> République, les radicaux libres penseurs et anticléricaux soutenaient qu'elles étaient sous l'emprise du confessionnal avec le risque de basculer à droite si on leur accordait l'autorisation de voter. A l'Assemblée d'Alger, fin 1943, les gaullistes et les communistes y étaient favorables. Mais les radicaux élevaient encore des objections en soutenant qu'en l'absence des hommes prisonniers elles allaient voter comme le curé ! Les femmes obtiendront finalement le droit de vote en 1944.

### **Comment avez-vous perçu le mouvement #MeToo ?**

Ce n'est pas une révolution, mais une considérable prise en compte de la parole et de sa diffusion sur les réseaux sociaux, dont les femmes ont su s'emparer. Ce mouvement se situe dans le prolongement de celui des années 1970 revendiquant le droit à décider nous-mêmes pour notre corps. En 1978, le procès de deux jeunes femmes victimes d'un viol collectif, défendues par Me Gisèle Halimi, a contribué à l'adoption en 1980 de la loi sur le viol, le définissant comme crime et non plus comme simple délit. #MeToo pose à nouveau la question du viol, mais aussi celle du harcèlement.

### **Ce mouvement, lancé par des actrices américaines, est-il en France partagé par des femmes en situation sociale plus fragile ?**

Il se diffuse un peu, mais il est plus facile pour une star de protester que pour une hôtesse de caisse de supermarché redoutant de perdre son emploi. Egalité de salaire, égalité de responsabilités, violences faites aux femmes... Bien que les choses évoluent dans le bon sens, ce sont pourtant toujours les mêmes thèmes énoncés depuis des décennies. Le socle de l'inégalité est tellement ancien, profond, sans cesse reconstruit ! Les livres de Françoise Héritier *Masculin-Féminin : La pensée de la différence* (t. 1), *Dissoudre la hiérarchie* (t. 2), publiés en 1996 et 2002, sont, à cet égard, fondamentaux. Ils expliquent clairement comment s'est construite l'inégalité entre les hommes et les femmes. La situation ne peut changer du jour au lendemain tant elle renvoie aux représentations culturelles, aux habitudes sociales, jusqu'à la répartition des tâches dans le couple.

### **Dans "Le Deuxième Sexe" (1949), Simone de Beauvoir évoquait déjà le sort de la femme mariée.**

Ce fut un énorme coup de semonce, extrêmement mal accueilli par les conservateurs, comme par les catholiques ou les communistes. Mais ce livre a effectivement été important pour beaucoup d'entre nous. J'en avais commencé la lecture et l'avais interrompue en raison du travail qui me demandait la préparation de l'agrégation. Quand j'ai enfin pu le lire en entier, j'ai été saisie — même en le trouvant parfois un peu ennuyeux. Une phrase comme « *On ne naît pas femme, on le devient* », c'est tout de même formidable ! J'étais aussi séduite par la personne de Simone de Beauvoir, le couple qu'elle formait avec Sartre, « *un amour nécessaire, des amours contingentes* »... Cette femme intellectuelle paraissait incroyable.

### **Les historiens qui travailleront sur les Gilets jaunes trouveront-ils des témoignages individuels comme celui de Lucie Baud, que vous avez étudié dans "Mélancolie ouvrière" ?**

Lucie Baud, ouvrière du Dauphiné et syndicaliste dans l'industrie de la soie en 1906, commençait sa petite autobiographie en disant « Je » avant d'adopter le « nous ». Le reportage de Florence Aubenas sur les ronds-points [« "Gilets jaunes" : la révolte des ronds-points », *Le Monde*, 15 décembre 2018, ndlr], relate aussi des paroles individuelles. Je suis persuadée qu'en fouillant dans les journaux on pourra en trouver d'autres même si, dès qu'un témoignage individuel est formulé publiquement, il est contesté, parfois violemment, par

d'autres Gilets jaunes. Une forme de critique virulente qui s'étend d'ailleurs à d'autres domaines. La critique de l'injustice sociale, de la reproduction des élites comme l'a montré Pierre Bourdieu, est légitime. La haine des élites, dans les proportions qu'elle prend, ne l'est pas.

**Comme Mona Ozouf avec son livre sur George Eliot, vous venez de publier "George Sand à Nohant", auquel préside l'amour de la littérature.**

Je ne goûtais pas tellement les romans de George Sand, mais quand le grand médiéviste Georges Duby (1919-1996) m'a confié la direction du tome IV de l'*Histoire de la vie privée*, qui portait sur le XIXe siècle (1987), j'ai lu sa correspondance et son autobiographie, *Histoire de ma vie*, un livre magistral. Cette femme a été redécouverte à partir des années 1970, en partie grâce aux féministes américaines. Alors oui, Mona Ozouf et moi-même faisons ce dont nous avons envie. Là est le véritable plaisir.

**Michelle Perrot, une vie à enseigner l'histoire des femmes**

**1928** Naissance à Paris.

**1987** Dirige le tome IV d'*Histoire de la vie privée : Le XIXe siècle*, sous la direction de Georges Duby et Philippe Ariès.

**1991** Codirige avec Georges Duby le tome IV d'*Histoire des femmes en Occident*.

**2009** *Histoire de chambres*, prix Femina essai.

A lire

 **George Sand à Nohant: une maison d'artiste**, de Michelle Perrot, éd. Seuil, 464 p., 24€